

FESTIVAL Scènes de rue

Les artistes sont dans la ville

La 23^e édition du festival mulhousien des arts de la rue s'ouvre ce jeudi dans le quartier Drouot. Parmi les 30 compagnies et quelque 200 artistes qui débarquent dans la ville, l'équipe pluridisciplinaire de Komplex Kapharnaüm présente sa création ce 18 juillet et samedi 20 juillet.

En résidence en mai dernier à Mulhouse pour préparer sa création *Hide & See(k)* - un jeu de mots sur « jouer à cache-cache » -, l'équipe de Komplex Kapharnaüm présente ce 18 juillet, après la tombée de la nuit, son portrait sensible du quartier Drouot. Rencontre avec Marion Gatier, directrice adjointe de la troupe.

Comment définissez-vous votre travail artistique ?

C'est un travail contextuel dans la ville, de collecte de paroles, d'images, de sons, auprès des habitants du quartier qu'on explore. Notre démarche, c'est d'investir la ville, requestionner ses usages, de plus en plus fonctionnels, de passage, de circulation, se réappropriant cette ville en permettant de se rencontrer, d'échanger ensemble... On fait de la création contextuelle en espace public.

Et si vous deviez dire cela plus simplement ?

On crée des spectacles dans la rue à partir de nos rencontres avec les personnes qui habitent le quartier, en utilisant de la vidéo, des photos, du texte, de la création audiovisuelle... Cela prend la forme d'un jeu de piste dans le quartier, une déambulation.

Peut-on parler de théâtre documentaire, politique ?

Pas vraiment du théâtre, il n'y a pas de jeu dans nos créations. Ce sont des portraits sensibles de territoires, restitués sur ses murs, en images, en mots et en sons. On préfère au mot « politique » celui de « travail d'interpellation ». On suscite des interrogations.

À partir de la matière collectée, on donne à voir des endroits du monde, de la société. De façon différente que les médias qui peuvent être dans la caricature, avec des images pla-



Nasro Laieb, jeune entrepreneur du Drouot, interviewé par Mathieu. Photo KXKM

quées. On montre des choses plus complexes, plus nuancées.

Vous n'êtes pas une compagnie ?

Ni une compagnie, ni un collectif. Mais un groupe de personnes qui travaillent dans un esprit collaboratif. On a plusieurs profils, des ingénieurs créatifs pour accompagner le travail artistique et fabriquer des outils sur mesures pour nos créations. Des vidéastes, photographes, compositeurs qui font la création sonore, réalisateurs radiophoniques, plasticiens, scénographes, constructeurs bois/métal... Au total, 20 artistes et techniciens et quelque 30 collaborateurs ponctuels. On mène deux types de projets, des commandes dédiées comme à Mulhouse et un travail de recherche au long

cours qui questionne le mot dans la ville. Comment on prend la parole dans une ville ?

On développe un autre projet à côté, baptisé « migration ». On déploie des structures architecturales éphémères qu'on habite de différentes manières.

Comment procédez-vous quand vous arrivez dans un quartier ?

On aborde tous les lieux de la même manière. On va simplement à la rencontre des gens dans les rues. En s'appuyant parfois sur des relais comme les centres sociaux. La rencontre est facile, une fois que les gens ont compris qu'on n'est ni flics, ni journalistes... Les relations se détendent. Notre objectif, c'est de rentrer chez les gens, dans leur intimité, voir leur singularité, ce qui se passe

réellement derrière les façades des immeubles. On commence souvent par croiser les jeunes, qui occupent davantage l'espace public. Et les familles avec des enfants, sur les trajets vers l'école, et par ce biais, les parents, les grands-parents...

Ce projet Hide & See(k) se décline dans plusieurs villes...

Oui, on a été dans un quartier de Bruxelles, Besançon, en Allemagne... On utilise toujours le même protocole. On pourrait aussi avoir cette démarche dans un espace rural, on travaille toujours à une petite échelle géographique, il suffit qu'il y ait des habitants !

Comment avez-vous perçu le territoire exploré à Mulhouse ? Lui avez-vous trouvé une singularité ?

On arrive à un moment compliqué, avec un quartier qui va être détruit, dans lequel les habitants sont dans la précarité de cette transition qu'ils n'ont pas choisie. On a trouvé un quartier isolé du centre-ville, qui mériterait d'être plus connecté.

Textes : Frédérique MEICHLER

Y ALLER *Hide & See(k)*, jeudi 18 et samedi 20 juillet à 22 h et 23 h (rdv rue de la Navigation, durée 35 minutes).

VOIR Vidéo et carte interactive du festival sur www.lalsace.fr

« La blessure qu'on peut tous avoir »

La compagnie Bancala a posé ses valises au parc Salvator et travaille à sa création en cours, « Le membre fantôme ». Rencontre avec Karim Randé, initiateur de ce projet.

Le temps est clément et pas trop chaud, des conditions idéales. Sur la scène montée à l'entrée du parc Salvator, Karim Randé, Thibaut Clerc et Fabien Millet répètent la « choré des béquilles », un enchaînement dansé pour trois acrobates et trois paires de béquilles. À la régie, Madeg Menguy.

Ils en sont à leur septième semaine de résidence de création et en prévoient le double, avant la première officielle du spectacle *Le membre fantôme*. C'est donc à une étape (avancée) de la construction que le public mulhousien assistera ce week-end.

Point de départ de cette création : la vraie histoire de Karim Randé, acrobate voltigeur, qui s'est blessé en 2014 lors d'une représentation de *La Grosse B.*, un spectacle de bascule.

« J'ai subi une première opération, j'ai travaillé pendant un an. J'ai eu un souci avec une vis qui s'est barrée, j'ai été réopéré et là, j'ai attrapé un staphylocoque doré. » Karim devait être réopéré avec une longue convalescence et au bout du compte, une jambe fragilisée, ce qui compromettrait fortement son avenir d'artiste circassien.

« J'ai décidé de me faire amputer, c'était le seul moyen pour re-

commencer à travailler. Je suis remonté sur scène six mois après. »

Le membre fantôme part de cette expérience personnelle à portée universelle.

« Il y a cette histoire dedans, mais je ne voulais pas parler du handicap. C'est la blessure physique ou mentale qu'on peut tous avoir. Je tenais à intégrer des valides dans le spectacle. La blessure, plus ou moins importante, fait partie de la vie du circassien, elle est inhérente à notre métier. Tout le monde y pense. La question, c'est que devient le corps quand il est blessé ? Pourquoi les circassiens continuent, alors qu'ils savent que cela arrivera ? Comment ils appréhendent cette réalité ? C'est ça, le membre fantôme de l'équipe, cette chose qu'on ne voit pas mais on vit avec elle... »

« On se relève »

Outre la partie physique, circassienne, dans les airs et sur le plancher, il y a aussi deux moments parlés. Karim et Fabien y racontent leur propre expérience, leur rapport au danger, comment ils vivent la blessure.

« Ces textes cernent toutes les blessures. Mais on n'est pas dans le pathos. On se blesse et on se relève, pour pratiquer un art, c'est-à-dire redevenir quelqu'un d'extraordinaire. J'ai vécu cette amputation comme une délivrance, c'était la condition pour que je puisse vraiment reprendre. J'ai été amputé le 1^{er} avril 2016, je suis remonté sur une bascule en juin. »



Marion Gatier, de Komplex Kapharnaüm. Photo L'Alsace/Cathy Kohler



La compagnie Bancala en répétition au parc Salvator. Photo L'Alsace/C.K.

Un festival qui prend soin de la planète

Chaque année, les organisateurs de Scènes de rue proposent un geste supplémentaire pour faire de cet événement un festival écoresponsable exemplaire.

« Ça fait dix ans déjà qu'au bar du festival, on utilise des gobelets consignés et du papier recyclé, qu'on a recours aux circuits courts et aux produits issus de l'agriculture bio pour la cuisine. » Le festival installe également des toilettes sèches, trie ses déchets, fait la promotion du covoiturage et de Vélocité... Il a obtenu, pour tous ces efforts, le label 2 de la charte Éco-manifestations Alsace.

Pour cette édition 2019, Scènes de rue troque les bouteilles d'eau en plastique pour des gourdes offertes aux artistes et techniciens des compagnies. « Nous avons investi dans 500 gourdes en inox, distribuées aux équipes techniques et artistiques. L'eau de Mulhouse est de très bonne qualité... », indique Emmanuelle Telega, coordinatrice du festival au service Animation culturelle de la Ville. Le festi-



Fini les bouteilles en plastique, vive les gourdes ! Photo L'Alsace/C.K.

val a même sa « green team », Nino et Nina, chargés d'observer l'écoresponsabilité des participants... Attention, la green team te regarde !

« Nous allons accueillir également une étape de Festivals on Tour, axée sur le développement durable, en partenariat avec l'Agence culturelle Grand Est et l'association Éco-manifestations Alsace (Ema). » La rencontre aura lieu le 19 juillet à 14 h, sur le thème de « la lutte contre le plastique ».

Scènes de rue 2019 : les rues interdites à la circulation et au stationnement

